

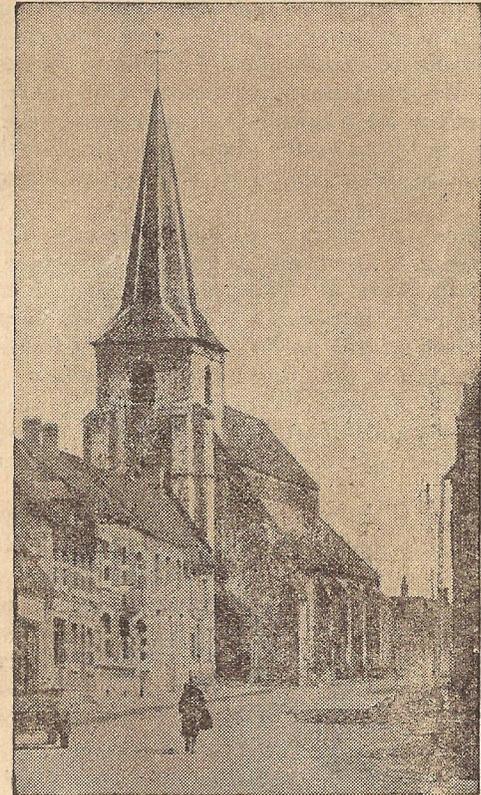
BLANGY-SUR-TERNOISE

LA VOIX
DE SAINTE BERTHE



Bulletin de la paroisse du Blangy
et du Pèlerinage à Sainte Berthe

756



CONSERVEZ CHAQUE NUMÉRO

EDITION SPÉCIALE DE « NOTRE CLOCHER »
Abonnement annuel : de 100 fr. à 200 fr.

LES DERNIÈRES ANNÉES DE SAINTE BERTHE

Un de nos prédicateurs de Neuvaïne, le R. P. Beylard, s'est vivement intéressé aux curiosités de notre village. Au cours d'un beau salut, il a illuminé la peinture, assombrie à cause de son ancienneté, qui est au-dessus de l'autel et il nous en a expliqué le détail. Le tableau représente Ste Berthe agenouillée, soutenant de la main droite une miniature de l'église de l'abbaye et l'offrant à Jésus crucifié. Cette église était construite en forme de croix, avec une nef centrale et deux bras qui débordaient à droite et à gauche.

Et voici précisément ce qui nous intéresse pour l'instant : à l'un des bras de croix est adossé une sorte de petit édifice, chose qu'on ne voit nulle part. Le rabattu élégant et arrondi n'a sur le dehors ni porte, ni fenêtre ; il ouvre uniquement dans l'intérieur de l'église. Pourquoi est-il là ? C'est pour reproduire la chambrette dans laquelle Berthe passa la dernière partie de sa vie, d'où elle suivait les offices et les prières.

Pour n'être plus distraite par des préoccupations étrangères et pour vivre avec Dieu seul, Berthe fit construire cette cellule sur le bras de croix de droite. Après l'avoir bénite et consacrée, l'évêque y introduisit solennellement notre bienheureuse « la confiant à la garde des anges ». Il fallait, pour tenir dans cette solitude, qu'elle eût des dispositions d'esprit spéciales, un système nerveux parfaitement équilibré et surtout la grâce de Dieu. On sait pourtant qu'elle en sortit une fois au moins, pour aller vers Blingel recevoir le cadavre de sa fille Emme.

La chambre n'avait ni porte, ni fenêtre donnant sur le dehors. Sa seule ouverture était dans l'église, face au Christ expirant. Ses deux filles venaient la visiter chaque jour, Gertrude l'aînée, et Déotile devenue abbesse à la place de sa mère ; parfois aussi la communauté des 60 sœurs s'y réunissait pour entendre expliquer de sa bouche l'Écriture Sainte et recevoir des avis sur leurs obligations de religieuses. C'est ainsi que Ste Berthe passa la dernière partie de son existence ; elle vécut en recluse.

La fin arriva ; voici ce qu'en rapporte le vieux manuscrit. Comme beaucoup de Saints, elle eut des visions. Elle vit un ange qui portait une croix. Des voix célestes chantaient ; elle s'unissait à ces voix et elle voulait que son entourage fit de même. Mais sa mémoire ne retint que cet appel : « Viens, mon élue ; viens, mon élue ». En entendant ces mots, elle partit vers le bonheur. Des chœurs d'anges et une foule de Saints l'accueillirent. C'était le 4 juillet.

Ste Berthe avait élevé des églises en l'honneur de St Martin, de St Waast et de St Omer. Trois personnages d'une extraordinaire beauté, aux vêtements éclatants de blancheur, l'entourèrent en disant : « Que votre âme entre dans le bonheur du Paradis ! Que nos mains qui s'élèvent vous conduisent à la vue des Anges ! »

Informés du décès, les évêques se réunirent à Blangy. Mais ce qu'ils adressèrent à Dieu, ce sont des remerciements parce qu'il récompense ceux qui le servent. En procédant à la sépulture qui se fit dans l'église de l'abbaye, les prélats disaient : « Priez pour nous, vous qui maintenant avez reçu votre couronne ; puissions-nous vous rejoindre en l'éternel séjour. Amen ».

I

*Au dernier jour, tournés vers l'autre vie,
Vos yeux ont vu l'ange portant la croix ;
Un chant du Ciel berça votre agonie :
« Viens, mon élue », appelait cette voix.*

II

*A deux genoux, vos Sœurs de l'Abbaye,
Dès le trépas, vous entourent d'honneurs.
Déjà l'Evêque et son peuple vous prient
Et depuis lors, c'est un immense chœur.*

■ BAPTEME.

Le 28 octobre, Jean-Marie-Léonce-Georget Blondeau. Parrain : M. Léonce Varlet, d'Auchy-les-Hesdin ; marraine : Mlle Arlette Blondeau, de Béalencourt.

Sainte Berthe, priez pour lui !

■ BANS DE MARIAGE.

M. André Leleu, de Blangy, et Mlle Jeannine Charlet, de Samer.

Nos meilleurs vœux !

■ FÊTES DE NOËL.

Le lundi 24, vigile : on ne mange pas de viande. Le soir, confessions de 5 h. à 8 h., et de 10 h. 1/2 à 11 h. 3/4.

Le mardi 25, les trois messes sont célébrées à minuit, à 9 heures et à 11 heures ; l'après-midi, vêpres solennelles. Chaque année, les communions sont nombreuses et ferventes ; les offices sont suivis par la plupart des familles.

■ DÉCÈS.

Le 4 novembre, M. Edouard Bétourné, 83 ans. — Le 13 novembre, M. Joseph Duplouy, 74 ans : tous deux morts subitement ; administrés sous condition.

Prions Dieu pour leur âme.

LE 11 NOVEMBRE.

Toujours impressionnant à Blangy. Les chants, surtout celui de l'offertoire, sur les vers célèbres de Charles Péguy, grand écrivain catholique tué en 1914 :

*Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle...
Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.*

Le chœur, avec cette tombe et l'autel ornés de feuilles d'automne, dont la lumière fait rayonner les reflets dorés. L'autel à fond tricolore, surmonté de drapeaux.

Les autorités municipales, les délégations d'Anciens Combattants et Prisonniers de guerre. La Fanfare et les Sapeurs-Pompiers, qui donnent au Sacrifice une allure militaire. Les enfants aux mains chargés de fleurs que les mamans ont préparées. Beaucoup d'hommes et de femmes qui prient pour les soldats de Blangy morts pour la France, pour ceux d'Algérie et de partout, pour la paix du monde.

Et au cimetière la cérémonie se déroule tout aussi prenante : bénédiction du monument et des tombes tricolores, dépôt des gerbes officielles et des fleurs des enfants, ban, appel des morts, minute de recueillement, Marseillaise.

*Gloire à notre France immortelle,
Gloire à ceux qui sont morts pour elle.*

PÈLERINAGES 1957 A LOURDES.

Du 9 au 17 mai, le plus important, présidé par Monseigneur l'Evêque, le seul pèlerinage avec malades.

Du 20 au 28 juin, avant notre pèlerinage à Ste Berthe.

Du 5 au 13 août.

Du 19 au 27 septembre.

Prédicateurs : le R. P. Hanrion de la Cie de Jésus ; et le R. P. Ray, Supérieur des missionnaires d'Ars.

DIMANCHES ET FÊTES.

2 décembre : 11 h., Grand'Messe en l'honneur de St Nicolas et de Ste Catherine, pour les jeunes gens et les jeunes filles.

Le 7 : 1^{er} vendredi du mois, messe le soir.

Le 8 : à 10 h. 1/2, service anniversaire pour M. Anselin.

Dimanche 9 : à 9 h., messe pour Sophie, Edouard et Alfred Doligez, Julien Cauhet et Pierre Tellier ; 11 h., en l'honneur de Ste Barbe, pour les Sapeurs-Pompiers.

Le 16 : 9 h., pour Mme Boutin, née Marie-Louise Sallé ; 11 h., anniversaire pour Paul Massart et Almaïde Vasseur.

Le 23 : 9 h., pour Mme Massart, née Estelle Moronval, et ses enfants ; 11 h., anniversaire pour Augustin et Jules Debuiche.

Le 25 décembre, à minuit, pour Eugène Guffroy père et fils ; 9 h., anniversaire de Aristide Régnier ; 11 h., pour M. Blondin.

Le 30 : 9 h., pour Marie-Thérèse Bétourné ; 11 h., pour Jules Anselin.

Le 1^{er} janvier 1957 : 10 h., Grand'Messe pour la Paroisse. Le 6 : 9 h., pour Marcel Dérollez ; 11 h., anniversaire de Marguerite Codevelle.

Le 13 : 9 h., pour Augustin Paillard et Louis Flahaut ; 11 h., pour Emile Debuire, Paulette Vésine, Marie-Berthe Farsy.

Le 20 : famille Debuiche-Oudart ; 11 h., Adèle Barbier et Achille Oudart.

Le 27 : 9 h., messe de remerciement à Ste Berthe, pour le retour d'un soldat ; 11 h., anniversaire de M. et Mme Martignage.

Les Hommes et l'Eglise

LES ILLUSIONS DES CHRETIENS PROGRESSISTES. — « La persécution religieuse est une constante inexorable du communisme. Un parti pris d'aveuglement voudrait nous faire croire le contraire. L'histoire et la doctrine contredisent ces illusions... Rappelons LENINE : « La base du marxisme..... c'est le matérialisme absolument athée, résolument hostile à toute religion. » Le tout de chemin qu'on ferait avec le communisme serait semé de tant de ruines et égèrerait tant d'hommes, qu'il est moralement impossible de s'y engager... » LA CROIX.

TCHÉCOSLOVAQUIE. — 5.000 Religieux au bain : Selon Radio-Vatican (Juillet) cinq mille membres d'ordres et instituts religieux travailleraient actuellement dans les établissements industriels et les entreprises minières de Tchécoslovaquie. Les autorités tchécoslovaques ont en effet chassé de leurs couvents et monastères, aussi bien les religieuses que les religieux et les ont contraints à se livrer à des travaux manuels.

CHINE. — Persécution plus terrible et plus cruelle que jamais, ont dit deux Pères Jésuites, arrivés en Juillet, à Hong-Kong. Ils ont subi trois ans de prison sévère : « Vous n'avez aucun droit. — Il n'y a rien de bon dans l'Eglise Catholique. Vous n'avez pas le droit de prier, de faire le signe de la croix, de bouger même vos mains, vos lèvres et vos yeux, sans permission », leur répétait-on.

UN ECRIVAIN CHRETIEN. — Le 8 Juillet, ceint de la corde des tertiaires franciscains, mourait à Florence, GIOVANNI PAPINI. Ecrivain de longue date, volontiers paradoxal, émule des penseurs politiques italiens, athée et sévère dans son enfance, par un père garibaldien, de toute éducation religieuse, un long chemin le conduisait au Christ, à qui il rendait témoignage, en 1919, par une célèbre Histoire du Christ. Paralysé, il écrivit ses derniers livres, grâce à sa petite fille qui les lisait, lettre par lettre, sur ses lèvres. Il était plein d'une pitié infinie pour les hommes... et même pour... le Diable qu'il voulait convertir, ce qui lui aura valu une semonce de l'Index. Néanmoins, l'Osservatore Romano écrit :

« Il était l'un des plus grands, sinon le plus grand, des écrivains italiens et, du jour où il a confessé la foi, l'un des plus célèbres du monde. Dans tant de livres, à tant de lecteurs, il n'a jamais refusé son témoignage au Christ et à l'Eglise de Rome. Il n'a pas fui les occasions, il les a cherchées. A visage découvert, à voix haute, il a récité son « Credo », donné son Amour. Ni les écoles, ni les places, ni les rues ne l'ont intimidé. Parmi les envois les plus dangereux de l'intelligence, il a gardé la sereine simplicité du bon chrétien. »

LUMIÈRES DANS NOS TÉNÉBRES

Quand je me promènerai, dans mille et mille ans, dans les cercles du Paradis, un de mes compagnons me parlera peut-être alors de la Terre et me priera d'évoquer un souvenir, de choisir un mot, de prononcer un seul mot. Je crois que le mot qui montera naturellement à mes lèvres sera le beau mot de NOËL.

Pour marquer des jalons dans la longue suite des jours, les hommes ont inventé bien des fêtes : fêtes de gloire, fêtes funèbres, fêtes de l'esprit, thèmes d'exaltation pour la joie temporelle.

À telle fête est conviée une seule famille, à telle un village, à telle une grande cité. Il en est qui rassemblent et exaltent tout un peuple. Mais la fête de Noël touche une partie considérable de l'humanité. Elle exprime à merveille les vœux et les aspirations de peuples très divers et cependant unis par une civilisation. Cette civilisation peut et doit se nommer civilisation chrétienne, quand bien même ceux qui la composent semblent divisés sur quelque point du dogme, quand bien même ils ont abjuré la foi des commencements, quand bien même ils cherchent, hors des voies du christianisme, leur règle de vie, leur morale, leur métaphysique.

méprise toute vie et ne songe qu'au néant. Car Noël est la fête de Seul se retranche de la joie de Noël le philosophe amer qui l'avenir, la fête de la confiance opiniâtre. Noël est la fête de la naissance et celle des dons. Maintes images et légendes, agrégées au long des siècles, se trouvent unies maintenant pour orner cette fête étrange qui, pour les enfants de chez nous, évoque en même temps, et de manière paradoxale, un très petit bébé porteur de promesses et un très vieil homme porteur de cadeaux.

Le SOLDAT, transi par le premier hiver, veille dans la nuit traversée de périls barbares. Qu'il s'abandonne et fléchisse un moment : il périra de tristesse et de froid. Pourtant non ! il compte, sur ses doigts gourds, il compte des jours ou des heures. Il se représente, laborieusement, un âtre où rougeoient des tisons ; il voit des souliers d'enfants, une lueur qui tombe d'une étoile, un nouveau-né couché dans la paille et baigné de lueurs célestes. Un sourire que nul ne peut voir se dessine sur le dur visage glacé.

L'OUVRIER s'évertue dans le tumulte des machines inhumaines. Tous ses gestes sont comptés et mesurés. L'avenir semble un long tunnel de contraintes et de fatigues. Mais voici qu'une lumière prodigieuse se fait jour à travers les fumées de la fabrique. Entre deux gestes d'automate, l'ouvrier s'arrête, le temps d'un rêve. Il vient d'apercevoir un arbre éclairé par des fleurs, des fruits, des jouets et des flambeaux. Il entend, par-dessus le grondement des mécaniques, il entend, il croit entendre des cris d'enfants, les cris joyeux de ses propres enfants. Noël ! Noël !

LE VIEILLARD réfléchit, immobile dans son fauteuil. Il est seul, cruellement seul. Tous ceux qu'il a chéris sont morts ou l'ont quitté. Ses filles et ses fils ont fondé des foyers, déserté sa maison. Pourtant, une clarté s'éveille au fond des yeux ternis : encore quelques jours et l'on entendra crépiter la bûche de Noël. On dressera, dans un angle de la chambre, la petite crèche de carton pieusement conservée au grenier, les santons, les bonbons et les pommes de pin. Les fils et les petits-fils reviendront. La source de l'espérance recommencera de couler. Une fois encore, Seigneur !

Le PAYSAN s'arrête à l'extrémité du champ pour laisser souffler ses chevaux. Les labours d'automne sont achevés et les semailles aussi. L'année s'accomplit. Tout proche maintenant, comme un feu de joie dans l'étendue brumeuse, le paysan aperçoit le beau brasier

de Noël. La dernière fête de l'année ! La plus belle ! Quelque chose va mourir et quelque chose va naître. Alleluia !

Le MATELOT se tient debout, les jambes écartées, à l'avant du navire. Il surveille la mer qui est dure et toute noire. Il secoue le ciré que les embruns arrosent. Il sait que, dans quelques heures, il y aura réjouissance pour tout le gaillard d'avant. Il fera chaud. Pareilles à de chers souvenirs, vingt lumières scintilleront dans la fumée des pipes. De vieilles chansons passeront de bouche en bouche... Ce que le matelot aperçoit devant lui, ce n'est point la vague de houille mouvante, mêlée à la nuit sans fond, non, c'est une petite église, bien oubliée d'ordinaire, et dont les vitraux flamboient à la croisée des routes, là-bas, dans une lande perdue.

**

Ainsi donc songent tous les hommes, ceux des villes et ceux des champs, ceux des ports bruyants et ceux des solitudes, ceux qui travaillent dans le calme des bibliothèques et ceux qui s'agitent sur la place publique. Ils pensent tous à NOËL, la saison venue, comme à une halte bénie au long du pèlerinage.

Ainsi la MÈRE qui travaille seule quand toute la famille est endormie et qui, soudain, s'arrête, au plus profond de la nuit ; elle vient de poser l'aiguille, elle fait, en pensée, des additions et des soustractions. Et la voilà tout à coup saisie par la grâce de Noël ; elle aperçoit le bébé, couché dans la berceuse ; elle s'apprête à recevoir la visite des rois mages.

Ainsi l'ÉCOLIER au tablier de toile grise qui remonte la rue en pente et s'arrête soudain, un pied en l'air, au bord du trottoir. Il a senti, sur sa joue, passer le souffle de l'âne et du bœuf. Il aperçoit des fruits d'or et d'argent. Il hume et savoure des friandises délicieuses. Et soudain la salive lui emplit la bouche.

Ainsi la JEUNE RELIGIEUSE qui pâtit dans les grises besognes du noviciat, qui n'est pas encore la servante de Dieu, mais qui est déjà la servante des hommes, qui attend Noël comme le couronnement de sa dure et joyeuse épreuve, comme le jour de ses fiançailles.

Ainsi le SAVANT, dans son laboratoire, le savant qui ne veut plus croire à rien, mais qui espère Noël comme une halte, comme la trêve et la remission.

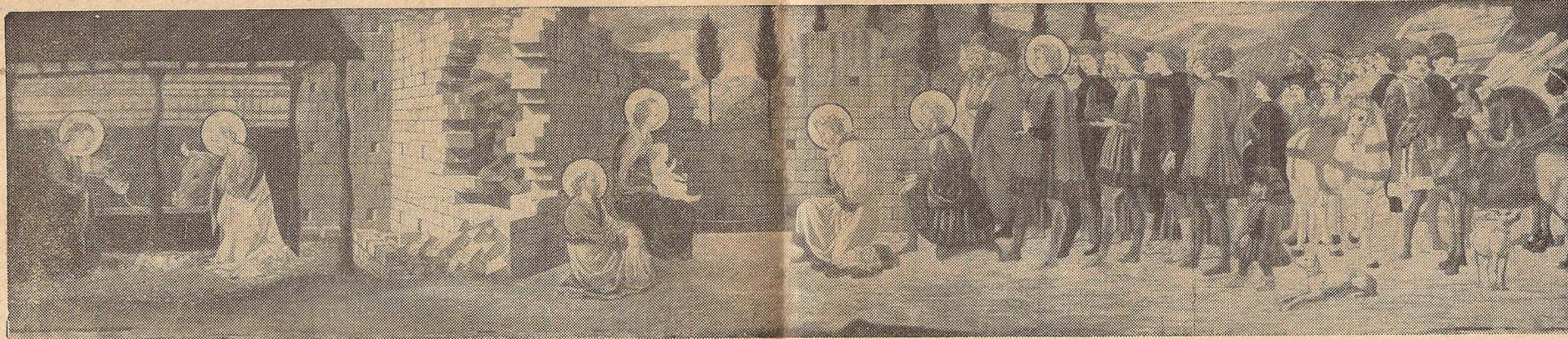
Ainsi le MÉDECIN, à la fin de sa rude journée et qui, dans le brouillard, pousse la vieille voiture cliquetante pour arriver à la maison avant que l'on allume le petit sapin à l'odeur résineuse.

Ainsi nos frères humains qui vivent de l'autre côté du monde, qui célèbrent Noël en plein été, dans la chaleur dévorante, et qui construisent quand même, par respect et fidélité, une crèche couverte de neige, de cette neige qu'ils ne voient jamais.

Nous autres, hommes et femmes de l'Europe déchirée, nous avons célébré Noël dix fois dans le fond de l'abîme, dans les angoisses et les souffrances, au long de ce siècle de fer. Dix fois, Noël nous a quand même apporté relâche et consolation. Il est bouleversant de penser que la lueur surnaturelle de Noël a palpité dans les bagnes germaniques, pour des milliers et des milliers de créatures torturées, malgré la menace des géoliers, malgré l'ombre de la mort, malgré l'haleine horrible des usines crématoires.

Il se peut que notre monde furieux, le monde implacable des hommes, se trouve, un jour futur, encore abandonné, en dépit d'effroyables leçons, aux forcenés et aux fous. Il se peut que les puissances d'ambition, que les artisans de ruine préparent encore, dans le secret d'incroyables écroulements ; nous savons, désormais que le miracle de Noël jaillira toujours du fond de notre humanité si misérable et si grande. Nous savons que, quoi qu'il arrive, au terme de chaque année, l'image d'un Dieu s'éveillera dans une étable, que la même flamme renaîtra au plus noir des mêmes ténèbres, malgré toutes nos souffrances et toutes nos déceptions. Nous savons que nous nous rassemblerons encore, venue l'heure de minuit, pour célébrer notre espérance indestructible et pour dire, même au fond des abîmes, notre désir de rédemption.

Georges DUHAMEL, de l'Académie française.



Giovanni di Francesco

Votre

QUE SERA NOËL POUR VOUS ?

Pour le **FACTEUR, NOËL**, ça veut dire des lettres et des cartes et des colis à ne savoir où les mettre... Ça veut dire aussi des pourboires, des étrennes... Heureusement.

Pour le **CHARCUTIER**, c'est le jour du commerce par excellence. On en débite de la MARCHANDISE : « MÊME LES MOINS FORTUNÉS, MONSIEUR, SE PAIENT UNE PETITE FOLIE... ON NE DEMANDERAIT PAS MIEUX QUE ÇA SOIT PLUS SOUVENT NOËL... »

Pour le **GROS MONSIEUR** dans les affaires, ce sont des cadeaux à offrir. Tout le monde en attend. Et après... une visite au docteur à cause de son foie...

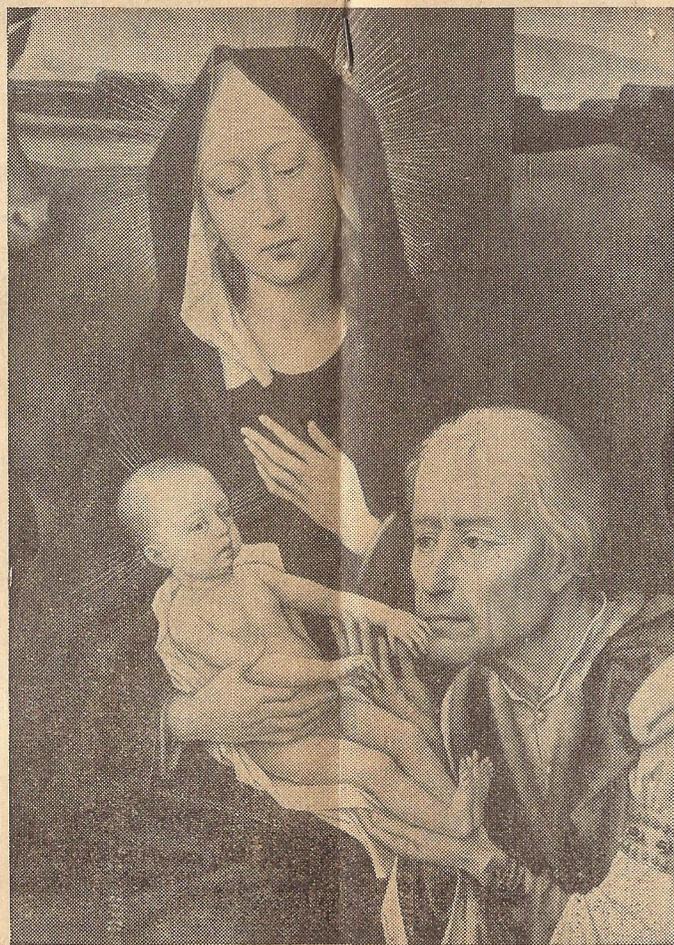
Pour **TEL FOYER COSSU**, satisfait, indifférent et snob ce sont des invitations, des amis... Un dîner auquel on pense depuis longtemps... Un arbre avec des bougies peut-être : ce sera la part de l'âme.

Pour les **ENFANTS**, c'est le soir-surprise des cadeaux et des friandises. Eux aussi, comme le charcutier, ils ne demanderaient pas mieux que ce soit souvent Noël...

Pour **TELS JEUNES**, c'est le bal, la fête, la lumière, la griserie, le jazz, etc...

Pour **d'AUTRES**, qui ne savent plus du tout ce que ça veut dire, ce sera une nuit qu'il faudra bien passer QUELQUE PART au concert, au théâtre... puisque tout le monde doit faire QUELQUE CHOSE D'UN PEU EXTRAORDINAIRE cette nuit-là.

Adoration de l'Enfant



Noël

Nativité. Adoration des Mages

MAIS, POUR VOUS, CHRÉTIENS...

ce sera la veillée en famille, la MESSÉ de MINUIT, une fête évidemment, des surprises aux enfants dont la joie est si belle à contempler.

Mais vous irez au-delà de la coutume, vous remonterez à la source.

NOËL, c'est la naissance de l'**ENFANT-DIEU**, une date unique dans l'histoire du monde, un témoignage d'**AMOUR UNIQUE** : « IL A PRIS NOTRE FORME D'ESCLAVE, IL S'EST ANÉANTI... » C'est le commencement de la **RÉDEMPTION**.

NOËL, c'est l'anniversaire de ce **JOUR** où l'on commence à croire, dit Saint Jean, à

« **L'AMOUR DE DIEU POUR NOUS** ».

ou l'on a commencé à comprendre que c'est cet **AMOUR** qui fonde la dignité humaine ; où l'homme, par un exemple inimaginable, a été invité à aimer l'homme.

NOËL, c'est le jour qui donne la raison du monde, le pourquoi de notre existence.

Nous sommes ici-bas pour partager la vie du **CHRIST**, pour travailler avec LUI à l'instauration DU **ROYAUME** de la **JUSTICE** et de l'**AMOUR**, pour adorer son **PÈRE**.

« **SIC NOS AMENTEM,
QUIS NON REDAMARET.** »

chantera-t-on devant la **CRÈCHE**.

Qui donc n'aimerait pas **CELUI**
qui nous a tant aimés ?

Roger van der Weyden

Une aventure hors série

DES MOINES FRANÇAIS CHEZ LES BERBERES MAROCAINS

Au cours de l'été de 1955, alors que le Maroc connaissait des heures de fièvre, une quarantaine d'étudiants musulmans, théologiens de l'Université Musulmane de Fez : la *Quaraouiyine*, d'autres, membres de nos Universités de France, lycéens des villes du Maroc ou grands élèves des collèges musulmans, se réunirent au jeune monastère bénédictin de TIOUMLILINE, y trouvant un cadre propice à la réflexion, aux échanges de vues et à l'étude.

Il fallut, sur-le-champ, créer à leur intention des conférences sur divers sujets : littérature, histoire, culture musicale, astronomie... Ainsi s'improvisa une véritable « Grande Ecole d'Été ».

Les résultats furent tels que, le 10 août 1956, un important carrefour d'études réunissait des personnalités chrétiennes et musulmanes à TIOUMLILINE, sous la présidence de S. Exc. Mgr Lefèvre, Archevêque de Rabat et le patronage de S. M. Mohammed V.

▲ L'AVENTURE. — Volontairement venus de France, 15 prêtres et 5 profès, 20 moines au total, arrivèrent en camion de Casablanca et débarquèrent à *Tioumliline* un soir d'octobre, dans les splendeurs de l'automne marocain, coupés de leur monde religieux, loin du vacarme de leurs villes, séparés de leur civilisation par des kilomètres d'espace.

Vingt moines avec leur Prieur, vingt moines, chirurgien de l'abbaye d'En Calcat, greffé sur le sol de Maghreb. Vingt moines sans clôture efficace, sans autre église abbatiale qu'une pièce modeste... Mais Dieu a-t-il besoin d'un édifice de pierre quand il habite les cœurs ?

Octobre 1952... L'aventure commença. Une extraordinaire aventure, en vérité, puisqu'en moins de quatre ans, en moins de mille cinq cents jours, à *Tioumliline*, la bouture a poussé au point d'être émancipée du tronc d'En Calcat. Prieuré autonome, vivant d'une vie ardente, dans une atmosphère d'enthousiasme.

Il était bon qu'il en fût ainsi, car ce monastère naissant, ne ressemblant à aucun autre, ne pouvait se rattacher à rien de classique, à rien de connu. Fondé en plein pays montagnard, accepte-t-il même le titre de monastère berbère ? Saint Benoît, je pense, ne l'aurait pas répudié pour ses fils, puisque les faits consacrent le titre. Racontant leur implantation, les moines écrivaient récemment :

« Nous arrivions sans savoir ce qui se passerait. Nous avons vu très rapidement se réaliser ce que les livres nous avaient appris des monastères de l'ancienne Europe. Nous ne sommes pas sortis. Les hommes sont venus à nous... »

▲ CONTACTS. — Le jour de Pâques 1953 — six mois après l'arrivée — de jeunes Marocains de 12 à 14 ans voulurent se rendre compte de ce qu'étaient ces hommes de prière. Depuis la route, ils les avaient vus, dès la fonte des neiges, alignés dans les champs, frocs retroussés, en train de cueillir des cailloux et de les entasser. Ils montèrent donc — en ce dimanche de Résurrection — ces gosses de berbères, fils de marchands, de paysans, de bergers, de nomades. Tous pauvres, en tout cas. Portes ouvertes, ils entrèrent. On leur offrit — à la mode locale — le pain et le lait de l'amitié. Déjà, dès les premiers jours, les moines avaient appris des éléments de berbère et d'arabe. On parla — ou on essaya de parler — et, le soir de cette

Pâque nouvelle, une révolution commença, car tout le pays apprit, par les petits, la vie des moines et la sympathie de leur accueil.

L'été survint, et les vacances. Chaque jour plus nombreux, les enfants accoururent, s'offrirent à aider aux travaux... puis à rester au couvent. Ils y mangèrent — au réfectoire et dans le silence monastique, et ils y couchèrent.

Depuis cette date, le vendredi — jour du Dieu des Mahométans, et le dimanche, jour du Dieu des Chrétiens — des bandes joyeuses arrivèrent... de partout. Ils furent 50, puis 100, puis 200. Ils furent 350 au jour de l'an 1955. Ils débordèrent du réfectoire, furent servis dans les cours, sous les arbres, sous le hangar et bénéficièrent du miracle sans cesse renouvelé, depuis deux mille ans, de la multiplication des pains. Ainsi, par les enfants des pauvres, le contact était pris. La montée du pays vers *Tioumliline* ne s'arrêterait plus.

▲ UN SOURD-MUET. — Un jour entre les jours — entraîné par le flot comme une épave — survint un sourd-muet d'environ 12 ans (mais qui pourra jamais établir l'âge exact d'un enfant marocain ?). Orphelin de père et de mère, il vivait comme il pouvait et logeait de même. Il se plut à *Tioumliline*. « Comment, dirent les moines, peut-on renvoyer un enfant infirme et orphelin dont on ne sait ce qu'il mangera le soir, ni même s'il mangera ? »

Le sourd-muet resta un jour... puis le jour suivant... puis tous les jours. L'ORPHELINAT de *Tioumliline* était fondé.

Peu après, en effet, survint le second pensionnaire, recueilli dans les rues d'Azrou, n'ayant pour tout bien qu'une chemise — et quelle chemise !...

Les rumeurs courent les bleds, véhiculées par des ondes invisibles. Le troisième élément de l'orphelinat fut un enfant apporté par un médecin de *Ksar-es-Souk* venant des confins du désert...

Et puis survinrent d'autres errants, abandonnés, orphelins, et même amenés — offerts — par des veuves déjà chargées de petits. Une à une, les paroles évangéliques allaient se réaliser à *Tioumliline* comme sur les routes de Galilée : « Laissez venir les petits enfants ».

Le Prieur est devenu tuteur légal d'une vingtaine d'adolescents, un Moine leur Père, et un Frère... leur frère.

Tout d'ailleurs n'est pas idyllique. Il se produit des absences... mais toujours suivies de retours. La première construction fut donc l'orphelinat. La porte d'accès — et de sortie — est ouverte. Les grands suivirent les cours des écoles d'Azrou ; certains sont promis à des destins plus hauts. Leur tuteur les entretient à l'école de *Meknès* ou dans les collèges de Fez... mais, pour tous, sans exception, *Tioumliline* est la maison dans laquelle on revient chaque soir ou aux vacances.

Quant au sourd-muet, il constitue l'élément le plus stable de la maison après sa promotion aux fonctions d'aide-jardinier. On ne pense pas qu'un fils de *caïd* ait jamais été plus heureux que lui.

▲ UNE FOIS DE PLUS. — Ainsi, une fois de plus, dans ce Maroc nouveau qui se cherche, hésitant entre le repliement ou la coopération, sans bruit, sans politique, sans armes, des moines de chez nous ont fondé un monastère semblable à ceux qui fixèrent la civilisation parmi les Barbares de jadis.

Par l'attrait de la Vérité, sous l'aile de la Charité, par l'exemple de la Prière, une nouvelle civilisation commence... Et l'Eglise la tient par la main.

GLOIRE A DIEU dans le Ciel...

« Gloire à Dieu
dans le Ciel
Et Paix sur la Terre
aux hommes
de bonne volonté.

Vous reconnaissez-là, le premier et le plus beau des cantiques de Noël de toute l'histoire chrétienne. Ce ne sont pas les « Noëls » qui manquent à notre fête de Noël. Chaque siècle, chaque nation, chaque langue a composé les siens, tous plus beaux, plus naïfs, plus tendres, les uns que les autres. De quelques-uns on se souvient toujours. Je revois certains Noëls passés avec des Légionnaires, dans des lieux qui n'avaient rien d'une cathédrale. Epaves de tous pays, toujours au bord de la guerre, ils se rappelaient tous ces vieux Noëls de leur pays et ils les chantaient, en laissant couler de grosses larmes sur leurs figures ravagées... Mais tous ces Noëls-ci sont les **Noëls des hommes.**

Celui-là est le Noël des Anges.

Le chant qui vient des étoiles



Ce sont les anges, une troupe nombreuse de l'armée céleste, dit l'Évangile qui le chantaient, parmi les étoiles de Judée, après que l'un d'entre eux eut annoncé la Nativité aux bergers. Comme nous serions contents d'avoir la **musique** de ce Noël-là. Plus heureux encore, si nous l'avions entendu chanter par cette **chorale d'anges**, au ton de laquelle toutes nos manécanteries de cathédrales ou les chœurs de chant de nos paroisses ne peuvent prétendre. Ah ! nos Noëls d'ici-bas ne sont que l'infime écho de ce Noël de là-haut, de ce Noël d'autrefois et de demain... Car soyons sûr, de Noël en Noël, nous l'entendrons chanter un jour...

Du moins, si nous n'en avons pas la musique, **nous en avons les paroles.** Comme on pouvait s'y attendre, de la part des anges et venant du ciel, c'est un cantique de GLOIRE, pour le ciel. Et pour la Terre, c'est un cantique de PAIX.



ET PAIX sur la Terre aux hommes de bonne volonté

Paix donc sur la Terre... la paix entre les armes, la paix entre les cœurs divisés, la paix du cœur divisé...

Aux hommes de bonne volonté. Certes tous les hommes, les pires mêmes ont quelque part, nichée au cœur, un peu de **bonne volonté.** Mais combien peu, combien fragile ! Aussi c'est moins à cette bonne volonté-là que la paix est promise, qu'à une BONNE VOLONTÉ, celle-là qui ne manque jamais, la **bonne volonté de DIEU** envers les hommes, Bonne Volonté, Amour qui se résume aujourd'hui dans l'adorable enfant de la Crèche. C'est aux hommes ainsi aimés de DIEU, que la paix est promise...

En attendant, ce jour où la Terre et le Ciel, la gloire de Dieu et notre Paix ne feront plus QU'UN, lorsque sur la même musique, mais avec un seul vers, nous entendrons les anges chanter le NOËL ETERNEL.

Ils n'ont pas manqué de joindre la terre au ciel, comme dans le Notre Père, « **que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.** » Est-ce que l'ENFANT-DIEU n'a pas rejoint d'un trait d'union ineffaçable la terre au Ciel, le soir de Noël ? Sans cette référence au ciel, la terre n'est qu'un cloaque et un charnier, quand, au contraire, elle devient le Ciel qui commence... **Gloire donc à Dieu dans le Ciel...** La Gloire... quel beau mot !

ET Paix sur la terre... La gloire de Dieu, c'est la paix des hommes. Et la paix des hommes c'est la gloire de Dieu. Tout cela va ensemble, et pas l'un sans l'autre. S'il n'y a pas de gloire pour Dieu sur la terre comme au ciel, il n'y a pas de paix pour les hommes. Ce n'est pas moi qui le dit, ce sont les anges. Et pour la voir de haut, l'histoire des hommes, ils la connaissent. Et, hélas ! nous la connaissons aussi...

Le « Noël » des anges

UN CONTE DE NOËL



Comment Thierry, le bon forgeron forgea l'épée du diable

Au village de Saint-Fagon, vivait avec sa femme le bon forgeron Thierry. On le citait à dix lieues à la ronde comme le modèle des forgerons.

Ce ne fut pas à son profit. Un soir de la semaine qui précède Noël, le diable se présente à sa forge et lui dit :

« Mon bon Thierry, forge-moi donc une épée si lourde et si bien trempée que nulle autre ne fût jamais. »

Le diable s'approche si près du forgeron qu'il lui roussit la barbe.
« Thierry, je t'en donne un bon prix. Prends ces flacons. Ils feront de toi le dieu des forgerons. Celui-ci contient la colle à fixer le fer pour l'éternité, il te sera de bon usage. La seconde renferme de la graine de vent qui, dans ton soufflet, fera merveille. Le troisième est plein de la poudre de gel : une pincée fera verglas vingt lieues à la ronde, si fort que les chevaux se déferront, qu'esstieux se rompront et qu'on te réclamera chaque jour plus de crampons à placer que tu n'as de poils à ta barbe. Surtout maintenant », ajouta-t-il, voyant qu'il lui avait roussi la barbe d'un peu près.

Thierry se gratte la tête.

— Hé !... Je ne dis pas non, sire diable.

— Voici donc les flacons. Garde-toi bien de t'en servir avant trois jours. Sans ce délai, leur contenu sera inefficace. Au revoir, bon Thierry, pense à ma commande. »

Ça paraissait tout de même un diable bien élevé. Un de ceux, sans doute, qui plus tard se font ermites.

Le soir, Thierry raconte à Belhermine, sa femme, qu'il a le diable pour client. Belhermine se met à pleurer.

« Qu'allons-nous devenir, Thierry ? Mettre le diable contre nous. En vérité, la belle commande. Nous voici damnés pour l'éternité. »

Le lendemain, le diable revint.

« Hé Thierry, l'épée est-elle faite ? »

— Pas encore, messire. Il me faudra bien trois jours, car c'est un grand travail.

— Qu'à cela ne tienne, mon bon Thierry. Je reviendrai dans trois jours... »

Chaque soir, Thierry tempête. Belhermine pleure. Tous deux ne savent que faire.

Au troisième jour, revint le diable.

« Messire diable, dit Belhermine, votre épée est bientôt prête. Revenez demain et, foi de forgeron, mon mari vous la remettra. »

Qui fut bien étonné ? Ce fut le bon Thierry. Les femmes vous font de ces surprises...

« Forge toujours, bon Thierry... Forge l'épée de ce vieux diable... » lui dit doucement Belhermine.

« Par la queue même du Grand Brûlé, s'exclama Thierry, nous verrons bien ce qu'il adviendra. »

Il attela aussitôt sa mule et s'en fut aux fourneaux de Guernigou se procurer de quoi forger une gigantesque lame.

A son retour, Belhermine tira le soufflet si fort, si longtemps et si à-propos, tandis qu'il martelait à grand vol d'étincelles, qu'il fit sortir du feu la plus belle lame, la plus vigoureuse, la plus saillante et la plus claire qui fût jamais.

« Que fait donc Thierry, s'inquiétaient les paysans. La campagne en est tremblante et illuminée... »

Enfin, Thierry trempa l'épée dans le Luron. Il fut bien à la peine quand il fallut, de ses seules forces, la ramener au soir sur l'enclume où elle se mit à briller comme une dague d'or.

Le lendemain, revint le diable.

« Cette fois, Thierry, tiens ta promesse ou je me vengerai... »

— Bon Sire Belzébuth, s'exclama Belhermine, votre épée est déjà fort belle. Il y manque un coup de marteau. Par malheur, hier, je me suis démis l'épaule.

— Qu'à cela ne tienne, dit le Grand Brûlé, je soufflerai pour toi... Allons, Thierry, frappe l'enclume... »

Et le diable tire la chaînette du soufflet.

Le travail terminé, vous l'eussiez vu se démener comme un vilain oiseau pris à la glu, car Belhermine avait enduit la chaîne avec la colle enchantée. Tout aussitôt, elle jette sur Belzébuth la poudre à geler. Il fit si froid sur la terre que le dos du pauvre diable se couvrit de givre, son nez devint glaçon et tellement se mit à trembler qu'il semblait danser la grande gigue un soir de Saint-Jean.

« Dansez donc, Messire diable », lui criait Belhermine.

Tandis qu'il s'agit, le soufflet souffle et le bon forgeron travaille ferme. Heureux d'avoir un tel apprenti.

« Rien à demi, s'écrie Thierry... Souffle donc plus fort, Sataneau. »

Et le bon Thierry veut jeter sur le soufflet quelques graines de vent. Ce faisant, il brise le troisième flacon par maladresse.

« Ah ! Sainte Vierge », s'écrie Belhermine qui ne peut en dire davantage. Elle est renversée contre Thierry, alors que les quatre vents entrent en danse.

Le toit partit le premier dans un hurlement de tempête. Puis, d'un seul coup, partirent le soufflet et le diable à cheval sur l'enclume.

... L'épée s'en vint tomber dans l'église, aux pieds de l'Archange Saint Michel. Celui-ci, bien entendu, pria Dieu de faire un miracle.

Et, dans la nuit de Noël, après la messe de minuit, alors que Thierry s'en revenait vers les débris de sa maison, le forgeron vit, bien droite sur la neige, une forge nouvelle qu'enluminaient deux séraphins.

Ainsi Thierry fut pardonné d'avoir forgé l'épée du diable.

Et voici comment, sans doute, Jeanne d'Arc devait trouver un jour, cachée sous l'autel d'une vieille église, la plus belle épée du monde. Monseigneur Saint Michel, qui l'y avait conduite et qui s'y connaît bien en épée, devait bien la connaître. Quand elle revint avec elle, les gens criaient : « Noël, Noël ! »

Et, vous pouvez n'en croire, ceci, du moins, n'est pas un conte !

Le
Soir



qui
vient

Un soir de plus s'achève... Une année...

L'année comme une bougie qui tire sur sa fin, s'est écoulée... Aurait-elle été une Lumière, ou un four, de la cire perdue ?...

Avec l'année qui vient, il va falloir allumer une bougie neuve. Bon ! Mais combien en avons-nous de ces bougies-là ? Cent au maximum, moins presque à coup sûr, beaucoup moins peut-être. Au fait, nous ne savons pas. Un Autre que nous tient le compte des bougies... et ne les renouvelle qu'à Sa volonté.

Faites un compte même approximatif. Par exemple, additionnez l'âge où sont morts vos parents, ou vos grands-parents et divisez par 2 ou par 4. Otez de là le nombre des bougies brûlées et regardez ce qui reste... Remarquez que ce n'est qu'une indication, sans rien de sûr... Remarquez, surtout, combien ces bougies passées ont brûlé vite, si vite qu'elles nous laissent à peine quelques souvenirs. Il n'y a aucune chance pour que les bougies à venir durent plus longtemps...

Est-ce qu'au moins nous avons éclairé quelque chose ? Est-ce que

nous avons apporté de la chaleur à quelqu'un ? ou bien, est-ce que ça n'a été qu'un grésillement inutile ?

Question redoutable, un peu angoissante, ne trouvez-vous pas ?

Car le but de la vie, ce n'est pas de vivre, de gagner de l'argent, de le dépenser, de rassembler des terres ou des rentes... si on peut, de boire, de manger, de dormir. Tout cela, c'est vivre, c'est user la bougie. Mais la bougie, elle est là pourquoi ? Pourquoi la vie ? Pour quelle Lumière ? Pour les enfants, oui sans doute. Mais les enfants eux-mêmes s'useront. Les enfants, c'est encore la vie. Pourquoi la vie ?

Il y a eu une réponse à NOËL. Il y a eu UN ENFANT qui est venu. Il semblait n'être qu'une de ces frères lueurs d'ici-bas. Or, c'était Lui LA LUMIÈRE DU MONDE, CELLE QUI NE S'ÉTEINT PAS, Celle qui allume en nous LA VIE IMMORTELLE.

VOTRE ANNÉE, VOS ANNÉES N'AURONT PAS BRÛLÉ EN VAIN, SI ELLES ONT ILLUMINÉ DIEU DANS VOTRE CŒUR, DANS LE CŒUR DES VOTRES.